

*nouvelle
revue
piscimortuaire*

mai 2001

préface de Sainte-Beuve

nrp

Digne lecteur, tu n'es pas au bout de tes surprises. Dans ce dossier très spécial, fait à la fois d'histoire brûlante et d'actualité parfois ancienne, l'équipe d'investigation du Poisson Mort et ceux qui ont relevé son défi vous livrent, sans exagération ni bavardage, le fruit de longs mois de travail, en toute objectivité.

Ce supplément, c'est tout d'abord une série de textes retrouvés, qui viendront augmenter et grandir l'œuvre de Mallarmé, de Proust, ou de Lady Enid Blyton. Mais c'est aussi une série d'enquêtes soigneuses, érudites, exégétiques même, dont certaines, avouons-le, suscitent encore un débat au sein même de la rédaction. Dans tous les cas, nous avons fait le choix qui s'imposait, le choix de la difficulté certes, mais celui de l'honnêteté : sans prétendre à une transcription systématique des données, nous nous y sommes livrés à chaque fois qu'elle s'est avérée possible. Mais n'étant pas dupes de la prétendue « objectivité » d'une telle méthode, nous n'avons pas hésité une seconde à y adjoindre les commentaires les plus avisés, à multiplier les sources et les recoupements, les recherches et les contre-enquêtes, afin de vous communiquer nos découvertes dans les meilleures conditions de lisibilité et d'authenticité.

Nous nous en remettons à notre lectorat qui, n'en doutons pas, saura enrichir nos modestes publications, et jeter la pierre à l'édifice...

Pour les rédacteurs de la **nrp**, Sainte-Beuve.

Sonnet Amphigourique de lui-même

Inédit de Mallarmé

Epopée en -x

Inédit de Mallarmé

Alors que dans l'éther résonnant de larynx
Glapissent à l'effroi des silences de nulle
Maint scholiaste irait façonner quelque bulle
Où s'inscrit la mimique, suscitée du syrinx

5 Mais plutôt aucun nom que n'a pas dit le Sphinx
Ne nie en traversant une nuée de tulle
Pour pousser son grand glaive, qui au bout les
[accule,
Ces néants de chasseurs n'ayant trouvé de lynx

Elle peut couvrir ses traits d'un funèbre linge
10 Que pour abandonner une absence de singe
L'haleine ne saurait rafraîchir l'usé pull

Car au surgissement laborieux des méninges
On pourrait rimer en pomme de terre bintje
Cette éclipse d'un texte, copiant l'auteur bien nul

*
* *

Notice : ce poème est un désastre — au sens étymologique du terme : un astre chu sur terre, « calme bloc ici bas », un objet unique et déconcertant. Ecrite bien après le fameux sonnet en -x, cette épopée fut le projet ambitieux d'un déconstructeur de la langue. Epique, ce poème l'est d'abord par son sujet : l'Odyssée d'Ulysse, faisant face aux sirènes et descendant aux Enfers, figure christique clouée à son mat comme celui qui a arraché des limbes les précurseurs du christianisme le fut à sa croix. Il l'est ensuite par certains jeux formels, telle l'abondance de césures épiques (qui se font, comme une fin de vers, sur l'apocope d'un -e non élidable), qui dès le premier vers, plongent ce poème dans une tonalité médiévale, relayée par les fréquentes allusions à la Divine Comédie.

Savourant les délices de l'illustre Gomorrhe
Sans mêler en son sein l'absence d'une nixe
— Autre qu'à respirer ce qui jamais n'endort
Se plaint à son hôtesse que n'est-elle prolix
De ne pas enfermer joyaux rubis trésor
Quand sonne la pendule allons petite it's six
Ô cloaque! maintenant accorde-moi de clore
En ta lèvre asséchée par l'envie. Astérix ! *
« Qu'une nef engourdie de marins piscivores

Roulant écume et flots vaste archéoptéryx**
 Si ainsi la sirène aux amants qui s'ignorent
 Tu ne salues le cygne à la proue qui se fixe
 Crachats ! Mépris ! Délire ! furieusement l'abhorre
 D'azur bleu éclatant son orgueil cette myxe***
 Abîme bâtiment de l'un ou l'autre bord
 Jaillit l'inclinaison à retrancher la nixe
 Que sous un ciel éteint à ne contempler fors****
 — Car le Maître est parti en laissant cette rixe —
 La scintillation amie d'un septuor
 Mais désespérément le voilà qui s'asphyx-*****
 Le maint matelot qui ne s'agrippant encor'
 À lasser des échos cueillis par le Phœnix
 Sombre et froid glisseront aux très antiques Bords
 De couronnes ornées pour négliger le Styx*****
 Sans dédier son écaille naguère poisson mort*****
 À d'autres qu'aux légistes révélateurs des X
 Commandements reniés Platon Anaxagore*****
 Harpies, centaures, chimères, qu'importe cet oryx
 Sinon qu'à renverser de poison qui le mord
 Par l'épine arrachée caracolant les freaks*****
 Alors qu'à longs sanglots s'étiolent les corps*****
 Abominablement bavant ce que ne mixe
 Liquides ni bulbeux ployés sous les efforts
 Les croupes languissantes de bêtes.

Inachevé, le poème attend toujours une dernière rime en -x. Est-ce la pauvreté de la langue française en cette syllabe féconde qui fit renoncer Mallarmé à son glorieux projet ? Quoi qu'il en soit, le poète, « naguère poisson mort », revit en nous chaque fois que ses mots divins suscitent, « avec un glaive nu », la quintessence de la poésie.

* Ce mot appelle bien entendu la note : le -x graphique imite l'astérisque qu'il attend par la bizarrerie de l'inversion phonétique, symptomatique du renversement de la littérature et de la disparition de l'écrivain et du lecteur (critique et poseur d'astérisques) devant l'énigme de la pure présence de la lettre, du jeu littéraire poussé à ses limites.

** Issu du grec πτερύξ l'aile, et signifiant littéralement « vieille aile », ce mot fait évidemment allusion au Cygne : « Un Cygne d'autrefois se souvient que c'est lui » — signalons que la découverte de ce fossile date de 1888, ce qui permet de dater ce poème.

*** Du grec μύξα, la morve — un souvenir des « morves d'azur » rimbaldienne ?

**** Allusion à l'éclipse due à la mort du Christ.

***** Extrémité de l'audace, et mise en mot de l'asphyxie qui coupe le souffle, asphyxie du noyé et de Jésus sur la croix.

***** Entrée du Christ aux Limbes — cf *Divine Comédie*, *Enfer* IV 53,54.

***** Le poisson, symbole du Christ, « naguère [...] mort », c'est-à-dire ressuscité.

***** Cf *DC*, *Enfer* IV 55-63 et 134-137 : le Christ aux limbes ne permet qu'aux anciens prophètes de sortir — les philosophes doivent rester ; c'est aussi Ulysse qui ne permet qu'à Achille de lui parler aux Enfers.

***** Cf *DC*, *Enfer* XIII,115sq : les suicidés, changés en arbres épineux, accueillent les poursuites de damnés par des bêtes monstrueuses — on notera la liberté poétique incroyable qui permet à Mallarmé, ancien professeur d'anglais, d'utiliser un mot de cette langue à la rime.

***** Allusion aux métamorphoses d'*Enfer* XXV.

Sartre et le mur de l'argent

Lors de la fusion des banques BNP et Paribas, un travail de mise à jour des archives a été entrepris afin de mettre en commun les dossiers des deux banques. C'est ainsi que l'on a découvert cet ordre d'achat en bourse, resté anonyme, mais que les spécialistes attribuent sans hésiter à Jean-Paul Sartre.

Paris, le 7 février 1972

à Auguste Oseille
BNP, Paris.

Cher Monsieur,

Je me présente : mon nom n'a pas beaucoup d'importance ; tout au plus exprime-t-il un lien pré-référentiel à mon numéro de compte, 589146-A. Car c'est bien de cela qu'il s'agit.

Certains m'identifient comme le réceptacle vide de quelques parchemins souillés (prix Nobel, etc.), vanités au service d'une intériorité illusoire et que je méprise. Cette lettre vous suffira sans doute à me définir, ce qui est idiot mais inévitable. Car même la fréquentation assidue de mon enveloppe superficielle qui sous des angles de saisie variables prétend extérioriser en une décomposition du *percipere* un intrinsèque préreflexif ne saurait encore me réduire à cette condition transphénoménale qui nie la finitude de l'en-soi. Mais là n'est pas mon propos, et vous l'avez bien compris.

Intéressons-nous plutôt au problème de la finitude de mon compte en banque (mon *à-soi*), qui est évidemment assimilable à l'agrégation d'une quantité irréductible, que j'appellerai « biftème ».

L'*à-soi* s'inscrit dans une mouvance du *pour-soi* en réaction aux tensions d'un univers *en-soi*. Il apparaît donc comme une néantisation de la révélation de l'homme à ses propres yeux sous la pression du visqueux absorbant de la mondialisation. L'angoisse « existentielle » (ce mot est absurde, mais je n'en trouve pas d'autre) naît donc de la viscosité des liquidités, du manque de *vers-soi*, en un mot du manque de biftèmes. Il en résulte que le *vers-soi* et l'*à-soi* trouvent leur représentation synthétique dans le *vers-à-soi*.

Comment, dès lors, concilier ce déficit nomismo-ontologique avec la recherche de l'*à-soi* ?

L'entité-creuset, qui fond en ses noirs intestins la substance du biftème (c'est vous), intervient alors comme médiateur du « faire » et nous arrache à la viscosité de l'*en-soi* par l'*action*. L'*action* constitue la réalisation phénoménologique de l'*à-soi*, en ceci qu'elle est une manifestation *absolument indicative d'elle-même*, et qu'elle engendre un substrat plus riche en biftèmes que le livret A.

Vous aurez bien compris ma démarche. C'est par humanisme et dans un souci constant de cohérence que je vous fais passer cet d'ordre d'achat de 500 actions Dassault au prix nominatif de 12 721 biftèmes (127, 21 NF), pour un total de 6 360 500 biftèmes (63 605 NF), aux conditions fixées par le formulaire A-430-C visé par la COB.

Bien à vous,

J. -P. S.

La découverte de cette lettre a jeté un certain émoi chez les plumitifs français, déjà ébranlés par « l'affaire Proust-Tolkien » (voir page suivante). Interrogé à ce sujet, Bernard-Henri Lévy a répondu :

« Il ne faut pas avoir peur de mourir pour la liberté. Nous aurions tort d'être choqués par la tendance boursicoteuse que révèle ce document inédit. Il ne faut pas avoir peur de mourir pour la Bosnie. Cette lettre nous montre un Sartre vieillissant resté, dans la partie la plus intime de son existence, fidèle à son œuvre purement philosophique, plus près de Heidegger que de Marx, bien loin des errances universalistes, donc stalinienne (car l'universalisme mène au stalinisme qui est un fascisme : Voltaire, c'est Pol Pot, c'est Mao, c'est Jean Tigana). Il ne faut pas avoir peur de mourir pour le Rwanda. Tel est le Sartre que, jeune thésard désargenté, j'ai bien connu, quand il me tapait sur l'épaule en me disant « *toi, petit, tu iras loin* », et me filait cent balles en ajoutant « *tiens, achète-toi des nouilles !* ». Il ne faut pas avoir peur de mourir, si t'as les couilles. Cette lettre ne fait donc que confirmer le propos de mon livre (*Le siècle de Sartre*, éditions Grasset), loin de le rendre caduc. Il ne faut pas avoir peur de mourir pour le gazoduc. »

*
* *

Jeunesse stalinienne

Une publication vient de révolutionner — le lecteur nous passera ce jeu de mots hardi — le monde de l'histoire de la Russie contemporaine soviétique : le professeur Aaron Zylberstein-Romanov, de l'Université libre de théologie de Géorgie, a tout récemment annoncé la découverte au petit séminaire de Tbilissi, au cours d'un déménagement des archives, de ce qui serait une œuvre du jeune Joseph V. Djougachvili.

La découverte se présente sous la forme d'un cahier de soixante-six pages format A4, couvertes recto-verso d'une fine écriture peu élégante. Les études graphologiques déjà opérées semblent montrer qu'à l'époque, Staline était gaucher, ce qui aurait changé par la suite, probablement au cours de la crise vécue par le jeune homme quelques années plus tard, au cours de laquelle il allait renoncer à ses idéaux pour devenir celui qui marquera l'Histoire. Cette crise était déjà bien connue des historiens, mais on ne connaissait pas avec précision ce que croyait le futur Staline avant elle. Cette découverte fondamentale nous permet de le savoir avec précision. En effet, ce texte nous met en face d'une psychologie tourmentée, mélange de mysticisme orthodoxe et kabbalistique, d'élan vers une révolte anarchisante spontanée, de références au folklore géorgien et d'érotisme.

Pour plus de détails, nous ne pouvons que vous renvoyer à l'édition du professeur Zylberstein-Romanov, Annales de spiritualité libre, n°25. Néanmoins, nous avons pu vous présenter ici quelques extraits.

L'absinthe est revenue, et j'en suis le Cygne géorgien* !

Plus de lois sous le soleil, sauf celle du Père des cieux et des peuples - bientôt du peuple ?

Le jour viendra où la pureté du corps et de l'âme nous chauffera au soleil de ma patrie... Caucase, peuple à l'indépendance éternelle !

Moi aussi, je veux chanter la liberté du monde, Flétrir le mal sur le trône des Rois !** (...)

L'histoire n'est-elle pas que le vertige des sens ? Ma voix enflera jusqu'aux horizons des horizons... Tel un Golem de douceur confiante.

Car le Lion est mon protecteur, sur le lac argent de Gory, sage patriarche à la barbe argentée.(...)

Le repos immobile peut seul nous assurer la paix.

* Ce verset est probablement une référence au Lebedev de *L'Idiot*.

** Citation de Pouchkine.

*

* *

La Recherche : une simple préface ?

La récente intervention de Marcel Bibonne, professeur de lettres romanes à l'université de Yamoussoukro, a plongé dans une profonde stupeur le petit monde des spécialistes de Proust. Fidèle à sa mission d'information, *Le Poisson Mort* a tenu à présenter aux amateurs profanes de l'auteur de la RTP une synthèse de ce travail révolutionnaire.

La thèse de M. Bibonne est d'autant plus étonnante qu'elle brille par son élégante simplicité. Chacun sait qu'à la fin du *Temps retrouvé*, le narrateur découvre sa vocation d'écrivain dans la bibliothèque des Guermantes. Tous les commentateurs ont cru bon d'en déduire que l'œuvre à

venir de ce nouvel écrivain n'était autre que la *Recherche* elle-même : ainsi, la première lecture de Proust n'est jamais que celle d'une préface, qui s'introduit elle-même, *ad libitum*. La circularité structurelle de l'œuvre mime un éternel retour au texte, enrichi à chaque lecture de significés nouveaux.

Telle est la *doxa*. Mais M. Bibonne a eu la chance de tomber sur une lettre inédite de Proust : deux pages sans date (qui feront bientôt l'objet d'une édition savante en trois gros volumes, plus l'index) où Proust déclare :

« La RTP me brise les burnes. Il est temps que j'en finisse. (...) Ensuite, je passe à mon œuvre, la vraie, pas

cette merdasse qui ne trompera que des vieux débiles sorbonnards et quelques normaliens esthètes bas-du-front. J'imagine déjà ces andouilles décrire la RTP comme un monde littéraire créé de toutes pièces, une cosmogonie poétique... Crétins. En fait de cosmogonie, je leur en donnerai une fameuse, ça oui ! J'ai dans la tête un univers tout prêt : il s'appelle le Monde du Milieu. Il y vit des nains, des elfes, des dragons, des orques... L'histoire, un bref épisode d'une histoire générale elle-même entièrement balisée, serait celle d'un « hobbit », un petit être aux pieds poilus chargé d'une mission redoutable, dont dépend le sort du monde. Je ne te dis que ça : de la magie, de la latte, des chansons. (...) Ça va tuer des ours, maman, ma parole ! »

Si cette lettre est authentifiée, il faudra se rendre à l'évidence : non seulement Proust méprisait la Recherche, mais en outre s'appêtait à écrire une œuvre diamétralement opposée à cette longue « préface ». Et cette œuvre serait un monument tout aussi incontournable, quoique jouissant d'un public assez différent : *Le Seigneur des Anneaux*, abusivement attribué à J. R. R. Tolkien.

Reste à savoir ce que Proust a pu réaliser de son projet. M. Bibonne a été jusqu'à soutenir que la rédaction de l'ouvrage était quasiment achevée, à l'insu de tous, quand la mort emporta Marcel. Tolkien n'aurait fait que mettre la main sur le manuscrit, l'enrichir de quelques trouvailles médiocres, et en éditer progressivement sa traduction, tout en produisant de faux brouillons pour tromper sa famille et les spécialistes.

Autre possibilité : Proust ne serait pas mort en 1922. Soucieux de mettre en scène sa propre légende, et de jouir de l'erreur grossière qu'allaient commettre les esthètes, il se serait retiré en Amérique du Sud, et son ami Tolkien aurait généreusement accepté de recevoir les honneurs et l'argent à sa place.

Tout est possible, tout est à étudier, tout est à relire : les possibilités de comparaison thématiques et structurelles entre la préface (RTP) et le corps de l'œuvre (SDA) sont infinies. C'est bien ce qui terrifie les proustiens depuis l'intervention du professeur Bibonne, comme le montrent les réactions virulentes à son intervention (M. Bibonne, que la foule avait gavé de madeleines par différents moyens, a dû être hospitalisé).

« Si c'est vrai, je n'irai plus jamais au pot des élèves. » aurait déclaré Bernard Brun. « Si c'est vrai, je renonce aux droits d'auteur sur ma biographie de Proust. Non, je déconne. » aurait quant à lui affirmé Jean-Yves

Tadié. « Foutez-moi la paix, je suis mort. », aurait dit Samuel Beckett*. Quant au loup, au renard et à la Genette, on les aurait entendu chanter.

F. M. de l'E.

* Quelques réactions d'autres grands écrivains : « Encore un complot juif démasqué, ab ab, démasqué qu'il est le complot du youpin inverti scatophile Prout ! » (Louis-Ferdinand Céline) « Debors, bande de voyous, ou j'vous dézingue à coups d'tromblon ! Encore ces p'tits saloplots d'ParAgeS, y font rien qu'à emmerder les vieux. » (Julien Gracq) « Je m'ai bien amusé. » (Marguerite Duras) « Vous vous trompez, je ne suis pas du tout un grand écrivain, je suis un emmerdeur. Mais je vous en prie. Tout le monde peut se tromper, cher Monsieur. Dieu vous garde. » (Charles Péguy)

Un communiqué officiel du CAPIENS (Cercle Anti-Proustien Irréductible de l'École Normale Supérieure) :

« L'intervention salutaire de M. Bibonne nous apprend que le camarade Marcel Proust fut le premier des anti-proustiens. Nous, membres du CAPIENS, n'en n'avions jamais douté : ce qu'oublie de dire M. Bibonne, c'est que c'est nous qui lui avons fourni la lettre miraculeusement conservée. Nous espérons maintenant que l'œuvre de Proust antérieure au *Seigneur des anneaux* va disparaître dans les oubliettes de l'histoire littéraire; en particulier, nous exigeons son retrait des programmes scolaires. En conséquence, nous suspendons notre programme d'actions terroristes, et libérons immédiatement Antoine Compagnon, que nous retenions en otage depuis 453 jours. Il se trouve actuellement dans le coffre d'une Audi 100 stationnée en double-file rue Thouin. »

*

* *

Deux auteurs, un mystère

Qui n'a pas, au beau milieu d'un cours de philosophie de T^e S, ou en leçon de Français de 4^e, sur l'épisode I du *Contrat Social* (1) ou sur l'objection de Voltaire au *Discours sur l'origine de l'inégalité* (2), rêvassé au conflit légendaire et épique qui opposa les deux plus grandes Lumières du siècle ? Qui n'a pas, ému, évoqué en silence la mémoire des sincères larmes de Rousseau face à l'agressivité de son ancien ami ? Triste tableau de temps admirables, où la rencontre des génies annonçait déjà la rupture.

C'est cependant ce tableau trop connu qui suscite aujourd'hui les doutes des chercheurs. Certains faits troublants, récemment révélés, pourraient bien bousculer notre histoire littéraire... Tout a commencé, il n'est plus de honte à le reconnaître, par quelque boutade ou plaisanterie de potaches ; mais voici ce que nous devons désormais désigner comme notre conclusion : Voltaire et Rousseau ne font qu'un.

Nous ne serions pas les premiers à souligner les points communs et ressemblances entre les deux génies, du reste fort frappantes : on se reportera au *Mondain* (V) et au *Discours sur les sciences et les arts* (R), pour ne citer qu'un exemple. Deux génies ? Deux *ingenii*, certes, à en juger par les différences qui persistent. Mais peut-être pas, certainement pas deux hommes...

Nous nous permettrons, avant toute tentative d'interprétation, de suggérer une relecture de l'aspect conflictuel qu'a pu présenter la relation des « deux hommes » (que pour plus de commodité nous désignerons comme les entités V et R), et du « rapport d'antithèse » apparent entre les deux œuvres, O(v) et O(r). L'esprit avisé y cherchera plutôt une con-committance, une con-sonance, et même une con-vergence, qui ne saurait être une simple co-incidence. On a même tenté d'ébaucher (F. M. de l'Esté, entre autres) une preuve par double inclusion que les deux œuvres ne faisaient qu'une : non pas

$$(O(v) \subset O(r)) \cup (O(r) \subset O(v))$$

mais

$$O(v) \subset O(r)$$

$$O(r) \subset O(v)$$

$$\hline O(v) = O(r)$$

Une tentative de généralisation qui reste à creuser.

Voyons maintenant comment nous pourrions opérer une relecture d'O(v) et d'O(r), voire d' $O(v) \cup O(r)$...

Une première série de thèses consisteraient à attribuer à Rousseau (l'homme) l'ensemble $O(v) \cup O(r)$ et l'« invention » de V (le personnage). En d'autres termes, $O(v) \subset O(r)$.

Certaines études, dont on pardonnera exceptionnellement le penchant biographique (par ailleurs déplorable), avaient déjà mis en relief le profil paranoïaque schizoïde de Rousseau (3). On peut dès lors fort bien se le représenter s'inventant un ennemi, une figure noire, qui assumerait tous les aspects d'une figure du père surdimensionnée : paternalisme, condescendance, menaces et violence ouverte, le tout dans le plus franc des conservatismes. L'« *inventio* » d'une telle image cauchemardesque serait donc autant une invention qu'une découverte, en ce sens : le côté obscur de Rousseau se serait fixé en V, jusqu'à parasiter son activité d'écriture. La double nature de l'être de génie n'est plus seulement un « mensonge romanesque... » (4).

D'où la lutte ouverte, presque folle mais étrangement suivie (on comprend mieux l'opposition point par point qui semblait caractériser O(v) et O(r)...), que Rousseau mena contre V. Les excès des œuvres littéraires et philosophiques antagonistes poussent même Rousseau (avec des complicités qui restent à élucider) à interpréter V « en personne », si l'on ose dire. Mais l'échec de l'exorcisme tenté est flagrant dans le manquement aux devoirs de père (Rousseau abandonna tous ses enfants à l'assistance), et dans la survivance du personnage qui le hante.

D'aucuns ont avancé l'hypothèse d'un jeune et fougueux Rousseau, à la recherche de repoussoirs/faire-valoir, teinté de délire de persécution, avec une version schizoïde (V personnage) et une version plus « saine », si l'on peut dire : un Voltaire réel, « lancé » par Rousseau, et qui aurait trop bien marché... (la chronologie permet toutefois de douter de cette dernière hypothèse, fort déshonorante par ailleurs, et qui mérite d'autant

plus de précautions... Notons enfin que toutes les études centrées sur Rousseau s'accordent à dire que V, même réel, n'a pu être l'auteur d'O(v)...

On peut rassembler une deuxième série de thèses autour de Voltaire comme créateur d'un R fictif (et alors, à l'inverse, $O(r) \subset O(v)$).

Voltaire, ayant besoin de s'exprimer autrement que dans un art officiel (5) et une philosophie finalement très conformiste (6), aurait, beaucoup plus froidement que Rousseau dans les thèses concurrentes (et avec plus de finesse qu'on ne lui en prête parfois...), créé R de toutes pièces... Il faut se souvenir de la décevante expérience du despote éclairé en France, dont Voltaire a pu se considérer comme responsable, au moins en partie. Comment, dans ces conditions, ne pas ressentir le besoin d'une pensée plus énergique, plus puissante ? Sans parler de la littérature proprement dite : déversant son abondante bile dans les prétendus « contes philosophiques » (dont le succès actuel était inespéré), Voltaire peut alors se consacrer, le cœur léger, à des œuvres dignes de ce nom... à O(r) ! La nécessité de fournir au peuple *et* aux grands de son temps (7) ce qu'ils demandent, mais aussi de donner le change, explique ici une méchante œuvre théâtrale (8), et la persistance d'O(v). Par une étrange métamorphose (d'O(v) à O-vide, il n'y a qu'un pas...), c'est finalement (comme ci-dessus) V qui devient personnage, coquille vide, et c'est Rousseau qui vit... Peut-être parvient-on ici au point de rencontre de toutes les thèses.

La suite, on la connaît, même si là encore, les complications ne sont pas éclaircies. Voltaire compose R et ses interventions publiques, physiques ou écrites, avec un réalisme et un systématisme peu communs, incarnant à sa manière la figure atemporelle de l'auteur-lecteur-commentateur, condensant des textes originaux pour produire à son tour (9)...

Certains ont parfois loué l'extrême modestie d'une telle position, d'un Voltaire taisant à jamais la paternité des textes les plus audacieux du XVIII^e siècle... mais d'autres avaient noté à quel point « Rousseau » aurait pu jouir d'un grand bonheur terrestre sans les mauvais traitements de ... Voltaire. De là à supposer que Voltaire profitait de R, son double fictif, pour s'offrir des séjours de rêve en Suisse, il n'y a qu'un pas...

Faute de mieux, la théorie des deux hommes distincts mais liés dès le début peut être avancée pour rendre compte des échos entre les deux œuvres. Dans ce versant de notre étude, Rousseau aurait donc été un « dauphin désigné », vite échappé des mains du bienfaiteur.

Cette étude, aporétique par nécessité, ne demande qu'à recevoir de nouvelles contributions. Le champ reste ouvert, comme en témoigne le paragraphe ci-dessus, qui implique une toute autre image de Voltaire, une fois encore. La recherche continue !

(1) « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers »

(2) « J'ai bien reçu votre dernier livre contre le genre humain »

(3) *Emile, Heloise Jr... and Jean-Jacques ?* (collectif) Cambridge U.P.

(4)... mais une « vérité pré-romantique ». Voir aussi H. Bloom, et sa notion d'*agôn*...

(5) on se reportera au *Siècle de Louis XIV*, aux poésies rhétoriques...

(6) a-t-on besoin de rappeler le manque d'audace du très convenu *Dictionnaire Philosophique*, bande de petits chenapans ?

(7) tour de force d'un génie total ?

(8) *Zaire* étant la plus tristement célèbre des pièces d'O(v)

(9) *Thermodynamic studies, IV* : « If O(r) is the output, then O(v) must be junk »

DERNIÈRE MINUTE : La clé du mystère !

Nos équipes sont actuellement en possession d'une preuve irréfutable qu'en fait de Voltaire et Rousseau, notre XVIII^e n'a porté que V et R, deux fictions émanant d'un tiers.

Dans un texte critique inédit, ce dernier conclut une série désordonnée d'allusions à O(v) et O(r) par... « c'était écrit là-haut, mais, ICI... », et conclut par une signature démesurée. Tu l'as désormais compris, noble lecteur, le seul vrai génie de ce temps, pour lequel on a

$$(O(v) \cup O(r)) \subset O(d)$$

n'est autre que Diderot !

La vie des pas morts

Qui ne connaît par cœur l'œuvre d'Arnaud Desplechin, notre réalisateur préféré à tous ? Objet de l'adoration de toute une génération de jeunes cinéphiles, Jack Lang le décrivait en ces termes, juste avant de se faire expulser de sa soirée d'anniversaire : « *Arnaud Desplechin, j'adore ! Il est formidable ! Il incarne le renouveau et la vitalité du cinéma français, un cinéma populaire et citoyen. La finesse, l'élégance, l'ironie parfois, sont autant de facettes dont l'œil de sa caméra brille des mille feux de son œuvre étincelante.* »

Une réussite aussi fulgurante ne pouvait manquer de susciter la jalousie parmi ses collègues, condamnés aux critiques acerbes dans *Ciné-Live* et à quelques projections matinales au Studio des Ursulines. Et une découverte majeure va leur donner du grain à moudre : il s'agit d'un manuscrit d'Enid Blyton, découvert à la salle des fêtes de la maison de retraite « L'Eglantine » à Chamallières, à l'occasion de la dispersion des biens ayant appartenu à M. Valéry Giscard d'Estaing, au milieu d'une collection impressionnante consacrée à l'immortelle créatrice du Club des Cinq et de Jojo Lapin.

Cet ouvrage qui, assez explicablement, n'a jamais été publié, montre en effet des ressemblances frappantes avec l'œuvre maîtresse de Desplechin : *Comment je me suis disputé (ma vie sexuelle)*.

Et en même temps, quelle différence de style !

Nous en voulons pour exemple la scène d'introduction : alors que l'auteur du splendide *Le Club des Cinq sont les plus forts*, dans toute la maturité vivante de son art, plante légèrement l'intrigue dans un début dialogué *in medias res*, Arnaud Desplechin, oubliant dès le début de son film toute forme de naturel, se borne à faire présenter les personnages par une *voix off* monocorde et déjà soporifique. Nous ne pouvons résister à l'envie de vous citer cet envoûtant passage du roman (les noms sont ceux de la version anglaise originale) :

« Oh ! la barbe, dit Esther, pourquoi sommes-nous obligés de rester enfermés alors qu'il fait si beau dehors ?

— Mais, répondit Paul, tu sais bien que tu as ton concours à préparer. »

Paul était un jeune garçon châtain de vingt-

neuf ans, avec des yeux noirs rieurs et un sourire taquin.

« C'est vrai, répondit Esther, je ne sais pas ce que je ferais sans toi. »

Esther était une jeune fille brune aux lèvres friponnes. Elle était assise à son bureau et parcourait ses cours de traduction.

« Heureusement pour toi que nous sommes ensemble depuis dix ans, ajouta Paul.

— Mais nous ne nous supportons plus, expliqua Esther.

— Tu as raison, répondit Paul. Tu veux des biscuits à la fraise ?

— Oui, merci, dit Esther. Et aussi un peu d'orangeade, s'il te plaît.

— Tu as raison, dit Paul en riant, cette orangeade est vraiment délicieuse. D'ailleurs, j'habite avec mon cousin Bob.

— Et tu es professeur de Philosophie, ajouta Esther. Du moins jusqu'à ce que tu aies terminé ta thèse. »

Dans la suite, Paul retrouve Frédéric Rabier, un ancien condisciple avec lequel il s'était disputé. Il quitte son poste et se remet à l'écriture de sa thèse, que son ami Nathan lui propose de publier. Puis Esther réussit son concours, et Paul l'emmène en randonnée. Ils campent dans un vieux chalet, où ils découvrent un trésor. Mais des bandits arrivent et veulent leur voler le trésor, alors ils les enferment dans le souterrain et préviennent la police.

Il est particulièrement difficile de comprendre pourquoi Desplechin a totalement occulté la fin du roman alors que c'en était le point principal, et n'a fait en fin de compte de cette œuvre fulgurante qu'une insipide bouillie de sentiments mielleux, agrémentée de « sujets de société » racoleurs (maladie d'Alzheimer, célibataire enceinte, viol incestueux, singe coincé derrière un radiateur), sans parler de la « disparition » de cette scène d'anthologie où le chien vole les sandwiches au jambon !

Non, il est décidément inutile de s'attarder davantage sur ce médiocre agitateur, juste bon à filmer ses amis dans son appartement. Il ne nous reste plus qu'à nous réjouir de la découverte de ce manuscrit magnifique qui, aux côtés de *Jojo Lapin et les carottes magiques*, *Le Club des Cinq se gratte les*

côtes et *Le Club des Cinq mange une pizza en regardant un film d'Eric Rohmer* complétera avec force le qua-

drangulaire panthéon de notre écrivain préférée à tous.

*
* *

Les débuts de Willy

On croyait que Faulkner avait détruit tous ses manuscrits de jeunesse. Il affirmait en effet, lors d'un colloque en 1957, que « [toutes ses premières œuvres] étaient à chier ». Ce fut donc avec une grande surprise que M. Legate découvrit dans la malle que lui avait légué sa grand-mère — décédée à l'âge de 105 ans — un recueil de 700 pages reliées à la main, signé Willy et intitulé Three little pigs (Les trois petits cochons). Il a depuis été authentifié, il s'agit bien de la main de l'écrivain, alors âgé d'environ neuf ans. Ce premier roman contredit à la fois son auteur et la mauvaise réputation que subit ce joli conte. Le jeune Faulkner a en effet su en tirer une fable pleine de sens et de poésie, à la fois rafraîchissant par son côté spontané et intrigante, grâce à un style déjà très affirmé.

Nous vous offrons ici un aperçu de la version française que vient de publier la Bibliothèque Verte. Il s'agit du fameux passage où le Grand Méchant Loup souffle sur la maison de bois.

[...] ils iraient et ils verraient enfin de quoi il s'agissait car depuis bien des générations maintenant cette maison construite par le vieux Hammy léguée à ses fils qui auraient aujourd'hui dépassé les vint ans de beaucoup d'années et le vent était déjà bien fort en ce soir de Décembre où Tante Screwie avait enfin réussi son gâteau aux truffes alors qu'aujourd'hui bien que ce soit déjà le

mois de Juin le printemps laissait déjà place à l'été et les fleurs couvraient déjà la grande vallée autrefois sauvage mais bientôt ce serait l'automne et toutes les fleurs seraient mortes et Fatty

« Dieu ne le laissera pas faire car — et lui

« Faire quoi ? Depuis que nos grands-parents se sont entre-déchirés il y a maintenant plus de trente ans, qui peut parler de Dieu, alors qu'il

nous voit, qu'il les voyait déjà eux qui avaient le pouvoir seulement parce qu'ils étaient roses et pas noirs, et les autres à peine résignés plutôt inconscients alors qu'ils utilisaient encore leur carrioles et Miss Côtelette qui avait toujours été si gentille avec lui et qui avait fini à l'abattoir ; — mais ce n'était plus important aujourd'hui parce qu'ils étaient enfermés dans la salle de séjour qui avait vu leurs parents et les parents de leurs parents et tous leurs cousins qui étaient partis à la ville ils avaient fui le Grand Méchant Loup ; ils n'avaient plus foi en leur ancêtre Hammy qui avait cloué une par une les planches de cette maison et le Loup

« Je vais vous manger » et il n'avait pas peur, il ne sentait plus rien car

— les craquements étaient continus maintenant presque des gémissements comme si la maison ou plutôt ses anciens habitants criaient pleuraient souffraient peut-être que Fatty l'avait aussi entendu même si la paille n'a pas la mémoire du bois et Fatty

« La forêt ne se souvient plus de ces arbres » et lui

« Mais les champs avaient oublié la paille aussi, alors que ceux qui la travaillaient s'en souvenaient tous, sauf peut-être le vieux Tommy qui disait s'appeler Bob et qui ne se souvenait jamais de rien sauf de l'endroit où il avait laissé son orangeade mais maintenant tout commençait à vibrer et cela n'avait plus d'importance car bientôt ils sauraient enfin ce que le vieux Hammy avait voulu dire alors qu'il était parti seul en tout cas c'est ce que disait la légende avec seulement un fusil pour compagnon et qu'il était revenu trois jours plus tard avec une laie et Fatty

« C'est la fin » [...]

Cicéron et les filles épicées

*article traduit de l'anglais par Saëton Moe**

L'authentification récente d'un texte inédit de Cicéron par une équipe de chercheurs de Glasgow fait vaciller bien des connaissances que nous croyions fermement établies. Tant sur le plan littéraire que sur les plans culturel et historique, c'est toute notre science qui doit être reconstruite.

Le présent article, loin de prétendre réaliser cette reconstruction en quelques lignes, se propose modestement de faire le point sur cette immense découverte. A noter qu'il ne nous sera pas possible de produire le texte en intégralité, la publication scientifique n'en ayant pas encore été faite. Seules de très courtes citations pourront être lues au détour de cet exposé.

Conditions de découverte du texte

La découverte du texte doit être mise à l'actif d'une toute nouvelle discipline scientifique : la sisyrologie, qui comme chacun sait étudie les fourrures. Les sisyrologues de l'Université de Glasgow mènent depuis près de dix ans un vaste travail de collecte des vieilles fourrures que recèlent les manoirs et les châteaux d'Ecosse, et tentent de faire « parler » les vieilles peaux ainsi redécouvertes. Les fourrures, étudiées avec tous les moyens de la science moderne, sont supposées fournir de précieux renseignements sur les époques, souvent lointaines, auxquelles elles ont été portées.

L'histoire de la vieille Ecosse s'est d'ores et déjà considérablement enrichie grâce aux travaux de la sisyrologie. Mais voilà qu'au mois de janvier, la portée de cette nouvelle science s'est incroyablement élargie. Sur la partie intérieure d'une fourrure tout à fait antique, retrouvée dans une crypte et datant probablement du IV^e siècle de notre ère, les chercheurs de l'équipe du professeur T. Bibonne ont pu faire réapparaître un texte écrit sans doute possible du vivant de la fourrure, s'il on peut ainsi s'exprimer, c'est-à-dire à l'époque où elle a été portée.

Le texte était écrit en latin, ce qui ne doit pas étonner outre mesure. On sait que les armées de

Rome sont montées assez haut sur l'île britannique. Mais une telle découverte était très peu attendue, et aucun des chercheurs qui travaillaient aux côtés du professeur Bibonne ne savait ses lettres latines. Plusieurs semaines se sont écoulées avant que l'un des ces spécialistes du vieux celtique ne suppose enfin qu'il pouvait s'agir de la langue du Sénat et du Peuple de Rome. Une lettre et trois mots ont alors fait éclater l'importance de la découverte au grand jour : *M. Tullius Cicero scripsit.*

Datation et authentification

Fait exceptionnellement rare, et salubre dans notre cas puisque la tradition indirecte ne permet de supposer l'existence de l'écrit retrouvé, le texte est explicitement identifié et daté. Son auteur est le grand Cicéron, et sa date de composition est l'année 643 *ab Urbe condita*. Ces informations, d'abord suspectes, ne font plus aujourd'hui l'objet de controverses. Les raisons de notre confiance sont multiples, et mériteraient d'être développées, mais la nécessité d'être concis nous empêche de les développer ici. Disons simplement qu'il n'est pas possible de douter de la date à laquelle le texte a été copié sur la fourrure retrouvée. Cela réduit déjà fortement les chances qu'il s'agisse d'un faux Cicéron. Les autres raisons, d'ordres linguistique et historique, ne sauraient être trop développées ici. Nous nous contenterons d'un exemple de preuve parmi d'autres, la graphie employée dans la transcription de certains mots grecs témoigne d'un état relativement ancien de la langue latine. Le prénom grec *Nikèphora* est en effet transcrit *Nikèpora*, et non *Nikèfora*. La labiale sourde aspirée n'est pas encore sentie comme une fricative.

Un exercice scolaire

A l'époque où il écrivit ce texte, en 90 av. J. -C., Cicéron avait environ 14 ans. Le texte composé l'a été dans un contexte scolaire, puisqu'il s'agit d'une éloge écrite selon les règles canoniques de l'éloge scolaire telles qu'on les retrouvera deux

siècles plus tard dans le manuel de *Progymnasmata* d'Aelius Théon. On savait, par des *papyri* datant du III^e siècle av. J. -C., que l'éloge était déjà pratiquée comme exercice préparatoire bien avant Cicéron. On peut noter que le futur orateur s'y montre féru de langue grecque. Mais contrairement à ce qu'il fera plus tard, lorsqu'il utilisera l'alphabet grec pour les citations qui émailleront ses discours, il transcrit les mots grecs à l'aide de l'alphabet latin dans cette œuvre de jeunesse. Cela peut témoigner ou bien d'un manque d'assurance dû à son âge peu avancé, ou bien d'une utilisation populaire d'un grec que se serait approprié le *populus romanus*. Cette deuxième hypothèse s'appuie tout particulièrement sur le sujet de l'éloge en question.

Eloge des êrtuménai korai

Le texte de Cicéron retrouvé par les sisyrologues écossais est en effet l'éloge d'un groupe de musiciennes grecques, les *ertumenai korai*, les « filles épicées ». On découvre grâce aux éléments d'information qui jalonnent le texte de Cicéron une pratique culturelle dont on ne soupçonnait pas l'existence. Les jeunes femmes « épicées », au nombre de cinq, se produisaient dans des spectacles où se mêlaient chant, musique instrumentale et danse. Leurs performances sont longuement louées par Cicéron, qui semble en avoir apprécié particulièrement le rythme entraînant.

L'éloge a beau être un exercice qui invite à ne ménager aucun effort pour dire du bien de ce qui sert d'objet, Cicéron semble avoir été littéralement subjugué par les chanteuses. Dans une expression pourtant maladroite, Cicéron vante avec une chaleur qu'on ne lui connaîtra plus ensuite dans sa carrière d'orateur les cinq jeunes femmes : *Emma*, la cadette, qui était blonde semble-t-il, surnommée *baiba ertumena*, qui signifie sans doute bébé épicé, *Nikepora*, louée pour ses goûts vestimentaires, la troublante *Zerria*, dont la chevelure rousse semble avoir particulièrement troublé le jeune Marcus Tullius — qu'on nous permette ici une très courte citation : « *De même que Pyrrhus porta le feu aux remparts de Troie, de même elle porte le feu dans les cœurs des hommes.* » On se souvient bien entendu que Pyrrhus signifie le roux, ou le flamboyant — et enfin *to Melaina*, deux filles

aux cheveux noirs, introduites par un beau duel, dont l'une semble s'être distinguée par son goût prononcé pour le sport et l'autre par son tempérament animal.

Sans entrer dans le détail du texte, nous pouvons remarquer qu'il commence comme le veut l'exercice par une louange des origines des cinq filles épicées. Qu'il leur prête une origine divine n'a rien d'exceptionnel, mais Cicéron, si nous pouvons nous permettre l'expression, n'y va pas avec le dos de la cuillère mythologique. Les *ertumenai* descendraient à la fois d'Apollon, de Bacchus et de Vénus.

Une révolution dans l'histoire culturelle

Dans l'attente de la publication d'un texte qui fait déjà tant de bruit, nous ne pouvons qu'appeler les jeunes générations à s'intéresser de très près à cette découverte. Des pans entiers de la recherche doivent être explorés au plus vite. Quelles ont été les pratiques similaires pendant l'antiquité grecque et romaine ? Si nous n'en savions rien jusqu'à cette récente et heureuse découverte, est-ce parce qu'une telle culture était soumise aux *alea* de phénomènes de mode, et partant étaient très éphémères ? Et enfin, le jeune Cicéron avait-il suspendu un drap à l'effigie de ses idoles dans sa chambre d'adolescent ? Autant de questions dont les réponses ne laisseront personne indifférent.

* Titre original *Cicero and the Spice Girls*, in *New Latin Studies*, n°43, Oxford, juin 2001

*
* *

Freud, l'enfance de l'art

Pour l'homme du vingtième siècle, la psychanalyse, si difficilement acceptée à ses débuts, fait partie du quotidien. L'image d'un petit bonhomme à barbiche blanche domine cette discipline, un vieil homme au regard de sage. Cet homme, Sigmund Freud, a toujours jalousement tenu à l'écart des feux de la littérature ses premiers essais, privant ainsi les commentateurs de données cruciales sur la naissance de la psychanalyse.

Or, on vient d'exhumer du fond d'un vieux coffre ayant appartenu à la belle sœur d'un cousin germain du palefrenier d'une nièce du grand Sigmund un cahier d'écolier sur lequel on peut lire « S. Freud ». Les pages sont couvertes d'une écriture que les graphologues sérieux s'accordent tous à décrire comme « juvénile ». Il semble qu'il s'agit là de la première œuvre de Freud, le Graal de la Psychanalyse, le Totem du Tabou. Le document, d'une valeur inestimable, a été authentifié par l'arrière-petite-fille de Sigmund Freud qui a déclaré: « Oui, c'est bien son écriture. »

L'œuvre se présente comme un journal, ce qui tranche résolument avec les essais habituels de l'auteur. Il s'agit d'une succession de notes autobiographiques (?) prises sur le vif, et qui semblent avoir été écrites comme au sortir d'un rêve, tant le style est original par rapport au style de la maturité.

L'auteur s'attache à employer le pronom « je », parfois avec une incroyable insistance, souvent au mépris de la rigueur et de la légèreté de son style. Le lexique utilisé est volontairement restreint, Freud use et abuse d'expressions simples mais percutantes. A travers un style dépouillé au maximum, le jeune Freud a inventé une sorte d'écriture-exutoire. Freud n'en est qu'au début de ses recherches et tout porte à croire que c'est grâce à ces notes éparses qu'il a ébauché, certainement en tétonnant, la théorie que nous connaissons tous.

En tout cas, toutes les grandes obsessions du père de la psychanalyse sont déjà là, en germe (Œdipe, la sexualité, le refoulement, l'Augenangst...) tout au long de cet essai très largement autobiographique où l'auteur se racontant, posa la première pierre de l'édifice où fut ensemencé le levain fertile de la pâte du terreau d'où jaillit la fleur mature de la psychanalyse moderne.

Voici donc, en exclusivité, quelques extraits de cet opuscule.

Lundi 3 mai

Ce matin, j'ai envoyé la balle dans les lunettes de Hans et je lui ai cassé ses lunettes, alors Hans

il s'est mis à se rouler par terre en faisant « hou hou hou » et en disant qu'il ne voyait plus rien et qu'il était aveugle. C'est toujours pareil avec Hans, on ne peut rien lui faire parce qu'il a des lunettes et il pleure tout le temps.

Avec les copains, on se moque de lui, on lui dit « oh la fille ! oh la fille ! » (NB: *allusion claire à l'identité sexuelle mal assumée de Hans*). Et puis le surveillant il est arrivé et il a demandé qui avait fait ça, il était tout rouge et il m'a regardé avec des gros yeux, alors j'ai dit que c'était pas moi, que c'était Übermich. Alors Übermich il m'a tiré les cheveux et je l'ai giflé et le surveillant il a poussé un grand soupir, il a levé les yeux au ciel et il m'a dit que j'étais un vilain garnement, et que je ferai beaucoup de peine à mes parents.

Mercredi 5 juin

Aujourd'hui j'ai invité Marie-Edwige à la maison. Marie-Edwige c'est une fille mais elle est rien chouette. Elle fait plein de manières quand elle mange.

Après le goûter, on a joué au docteur, comme d'habitude. Elle était allongée sur le canapé et elle faisait la malade, et moi j'étais le docteur et je l'écoutais me raconter sa vie en faisant « mmoui... je vois ». C'était terrible mais Marie-Edwige elle joue pas le jeu. Elle me raconte pas vraiment tout. Elle dit qu'elle est refoulée.

Je me demande ce que ça veut dire. Papa des fois il dit le mot refoulé mais en général il parle de l'évier.

Vendredi 25 juillet

Cette nuit j'ai fait un rêve terrible. J'étais au bord de la mer avec Papa et Maman et tout d'un coup j'ai vu un grand pédalo blanc sur la plage, alors je suis monté dessus et je suis parti très loin et maman faisait « hou hou hou » très fort et papa m'a regardé avec de grands yeux et ils m'ont plus jamais revu. Je me demande ce que ça veut dire...

On voit l'importance capitale de cette œuvre originale du grand Freud pour la recherche psychanalytique moderne. Qu'on se rassure ! L'ouvrage sera bientôt édité dans la collection Folio Junior, assorti d'un livret documentaire intitulé « Et si c'était par la fin que tout commençait ? ».

La *nrp*

remercie Julien
Gracq, Claude Simon,
Jules Verne, Choderlos
de Laclos, Bernardin de
Saint-Pierre, Jean de
Patmos, Paul Déroulède et
Léon Daudet, Martin
Heidegger, Jacques Derrida,
Paul Claudel, Marguerite
Duras, Paul Valéry, José-
Maria de Heredia, Pierre
Loti, Anne Franck, Jules
Laforgue, Annie Ernaux,
et Michel Houellebecq
de ne pas avoir par-
ticipé à cette
r e v u e .

La

nouvelle revue

piscimortuaire :

Mathieu Bonzom,
Laurent Coolen, Alexandre
Hobeika, François Kahn, Aurélien
Langlois, Benjamin Leperchey, Sébastien
Lion, Frédéric Marronnier de l'Esté, Thierry
Mora, Denis Oddoux, Olivier Ritz et Julien Schuh.